

Passions géométriques. Mélanges en l'honneur de Dominique Descotes. Études réunies et présentées par AGNÈS COUSSON. Paris, Honoré Champion, « Colloques, congrès et conférences sur le Classicisme », 2019. Un vol. de 603 p.

Agnès Cousson a édité le recueil d'articles offert à Dominique Descotes en septembre 2019, au titre faussement paradoxal – *Passions géométriques* – tant il s'adapte bien au regard de celui qu'il s'agit d'honorer et à l'objet sur lequel ce regard s'est porté – le XVII^e siècle dans toute sa diversité et sa pluridisciplinarité. Les articles suivent une notice bio-bibliographique qui tout à la fois donne l'empan des travaux du Professeur Descotes, et justifie la variété thématique du recueil. Ils s'organisent en trois parties, dont la plus importante (seize articles) est évidemment nommée « Blaise Pascal », et s'autorise des « promenades péripascaliennes ». Suivent une partie consacrée au théâtre (six articles) et une dernière partie consacrée au roman policier (deux articles). S'y dessine exactement le portrait en creux des « passions géométriques » de Dominique Descotes.

Au commentateur et à l'éditeur des *Pensées* s'adressent quatre articles : celui de Philippe Sellier s'applique à suivre à la trace la progressive conceptualisation des « fondements » de la religion chrétienne, caractérisés par leur effectivité indubitable, pour en proposer une date : été 1658 ; celui d'Alberto Frigo interroge l'impératif herméneutique « qu'on y regarde de près » pour reprendre à nouveaux frais la question de la lecture telle qu'elle est thématisée par les *Pensées* et envisager théoriquement et pratiquement le danger d'une lecture légère, et celui d'une lecture trop près du texte, voire myope, parfois menée par Pascal lui-même hypertrophiant telle formule biblique ; celui de Laurence Devillairs, reprenant un titre à *la Descotes* – « Pièges et paradoxes. La théorie pascalienne de la connaissance » – défend la thèse d'une radicalisation épistémologique de saint Augustin à l'œuvre dans le concept, dès lors miné, de « capacité vide » ; celui d'Hubert Aupetit, enfin, se propose de résoudre une difficulté interprétative bien connue des pascaliens : la notation « aPR » qu'on trouve par trois fois dans l'ensemble édité par Philippe Sellier sous la pensée 182 et dans la pensée 155 et dont il montre qu'elle est une note de régie qui fait référence à l'argument « rédigé à Port-Royal pour M. de Sacy », orchestrant la transition des liasses vers l'exposé de la vérité supérieure de l'Évangile et de ses modalités propres. Ce parcours pascalien est prolongé par l'article d'Olivier Jouslin qui reprend « l'affaire Puys » pour en dénouer l'écheveau et interroger l'usage que Pascal en fait dans sa *Quinzième Provinciale*, et celui de Charles-Olivier Stiker-Métral, consacré à un énergique « Portrait du Jésuite en sophiste » où les « bons Pères » pascaliens deviennent de nouveaux Gorgias appliqués, par leur morale toute humaine qui atomise « la question du vrai au profit de l'utile » (p. 79), à mettre la raison et la parole au service d'une flatterie charnelle entretenant la concupiscence des flattés, et l'orgueil des flatteurs.

C'est à l'éditeur de la *Logique* que s'adresse le très bel article de Laurent Thirouin (« Idées et fantômes. La place de la morale dans la Logique »), étudiant la place – dialectique – de la morale dans cet « art de penser », à partir d'une analyse du chapitre 9 de la Première partie : Laurent Thirouin fait du « fantôme », à mi-chemin entre l'inconsistance et la visibilité, une catégorie herméneutique nicolienne, qui le distingue d'un Pascal : là où ce dernier recherche la cohérence sémantique du comportement humain, Nicole y voit la marque d'illusions ou de fantasmes-fantômes concrétisés par des jeux de regard et néanmoins frappés d'une faiblesse essentielle. La morale se révèle dès lors comme un *préalable* à l'art de penser autant que son *résultat*, dévoilant les conditions de possibilité ou d'impossibilité d'un bien penser qui sera lui-même la source d'un bien agir. Deux autres articles prennent pour objet les auteurs de la *Logique* : l'article de Keisuke Misono, consacré au « problème de "l'analyse de la foi" dans la controverse anti-protestante d'Arnauld et de Nicole » entend participer à l'exhumation d'« une histoire intellectuelle de la notion de foi » à partir des tentatives pour « élucider la structure de l'acte de croire » (p. 240), et celui de Delphine Reguig se concentre sur les liens qui unissent

Arnauld et Boileau, à la faveur d'une étude de la défense par Arnauld de la raillerie de Boileau : on y découvre ainsi un Arnauld poéticien, autant que théologien, contribuant, dans sa « Lettre sur la Satire X », à l'autonomisation d'un territoire littéraire propre et en définitive lié à Boileau, au-delà des affinités du dernier envers Port-Royal, par l'appartenance à une *modernité* littéraire commune. Ces « promenades péripascaliennes » sont rejointes par l'article de Gérard Ferreyrolles, qui reprend la question de l'articulation du christianisme et de la mythologique païenne dans le *Télémaque* de Fénelon, dont il fournit une nouvelle clé de lecture : celle du *Traité du pur amour* qui « unifie tous les territoires féneloniens » (p. 210) ; l'article de Martine Pécharman, celui de Dana Nica et celui de Christian Bonnet sont tous trois centrés sur la question de la langue : dans « Une nouvelle langue pour la science moderne ? », Martine Pécharman nuance l'image classique d'un siècle avide de transparence et fantasmant l'invention d'une langue universelle incapable d'erreur et parfaitement adéquate au réel, en étudiant la constitution de cette langue universelle comme objet philosophique chez Bacon, Descartes, et Mersenne ; dans « Horizons romans du plurilinguisme lettré au XVII^e siècle », Dana Nica étudie sur un large corpus, dépassant Port-Royal, la circulation des langues à l'intérieur d'un même texte, qu'elle serve à l'élaboration d'un « éthos hétérolinguistique » (p. 281) légitimant les élites, qu'elle témoigne d'un estompement de la distance entre langue vernaculaire et langue savante, ou qu'elle participe à l'élaboration d'une poétique littéraire, particulièrement efficace au théâtre ; enfin, loin de Port-Royal mais non de ses réflexions, Christian Bonnet interroge dans les *Psaumes* du poète Péir de Garros le choix du gascon, finalement corrélé à la nécessité calviniste de communiquer à la nation gasconne la « bonne doctrine » (p. 321). L'article d'Antony McKenna, consacré à la lecture de Pascal par Bayle qui reprend à la fois sa morale augustinienne et durcit son articulation de la foi et de la raison à la faveur d'une promotion pyrrhonienne, et celui d'Agnès Cousson, étudiant la portée morale et apologétique du rire peut-être inattendu mais bien présent dans les écrits des religieuses de Port-Royal, qui l'intègrent avec la pleine appréciation de son danger dans leur direction spirituelle, les complètent, avant que le dernier article de la section n'ouvre la promenade sur deux autres siècles : à la faveur d'une étude résolument augustinienne d'une chanson de Bob Dylan – *I dreamed I saw saint Augustine* –, Pierre Descotes défend de façon convaincante, appuyée tant sur une micro-lecture de la chanson que sur un vaste dossier de textes augustiniens, une interprétation confessionnelle des pleurs conclusifs de l'énonciateur.

Pour le commentateur hors pair des œuvres scientifiques sont offerts six articles qui s'appliquent à entrelacer à leur tour, suivant donc la voie de Dominique Descotes, le commentaire scientifique et la perspective littéraire. Exemple de cette méthode est celui de Claude Merker, d'abord, intitulé « Pascal et “l'irremplaçable déviation” » selon une expression de Merleau-Ponty : c'est dans la recherche d'une méthode générale, qui puisse gouverner plusieurs problèmes à la fois, d'une part, que l'auteur reconnaît le « style » pascalien, gouvernant toute la composition des *Lettres de A. Dettonville*, et dans le parti-pris « non algébriste » du traitement des indivisibles, d'autre part, qui le place entre « passé et avenir », passé de sa méthode géométrique, futur des différentielles. On lira dans la même perspective l'article de Sébastien Maronne, prenant en compte la situation pragmatique du concours pour commenter le « style » (p. 448) des *Lettres de A. Dettonville* et leur « intertexte » euclidien d'une part, et leur rapport au *De dimensione parabolæ* de Torricelli d'autre part, manifestant qu'il en va bien de deux façons de prendre le même problème. L'article de Michel Serfati, consacré à l'entretien de Pascal et Descartes de 1647, dont l'auteur confronte la réalité historique à sa mise en scène par Brisville, celui de Massimo Galuzzi qui s'attache au style de la *Géométrie* de Descartes, et celui de Vincent Jullien, rouvrant le dossier des *Expériences sur le vide* dont il retrace la réception à grands traits, pour interroger le rapport de la science du XVII^e siècle à la précision expérimentale, plus racontée qu'actualisée, rejoignent l'article à deux mains de João Cortese et David Rabouin, dont le pascalien pourra tirer grand profit : rouvrant lui aussi une question fort débattue, l'article entend articuler le sens des indivisibles tel qu'il se dégage

dans *l'Esprit géométrique* à son utilisation postérieure, apparemment paradoxale, dans les *Lettres de A. Dettonville* ; suivant à la lettre le texte de Pascal, ils dégagent finalement deux sens du mot « indivisible » : « l'un absolu, où il renvoie à des entités géométriques qu'on ne saurait diviser [...] l'autre relatif, où il renvoie à ces "zéros d'étendue" sans lesquels la "méthode des indivisibles" ne peut pas opérer ses passages à la limite » (p. 438).

Au théâtreman est offerte la seconde partie, qui ne s'éloigne donc des contrées familières port-royalistes que pour coller d'un peu plus près à d'autres « passions géométriques » et dramatiques, envisagées d'abord sous l'angle de la pratique lettrée par Caroline Labrune : à partir d'une justification des choix qui ont présidé à sa mise en scène de *Britannicus*, l'auteur s'interroge de façon passionnante sur le dialogue, interne si les deux personnes n'en font qu'une, que doivent mener le chercheur et le metteur en scène, l'un soucieux de fidélité historique, l'autre d'actualisation : ni l'anachronisme ni le passéisme ne doivent l'emporter si la mise en scène éclairée parvient, par une sorte d'équivalence, à rejoindre par d'autres moyens les finalités du texte mises en lumière par le chercheur. Cinq articles complètent la section, tous de la part des collègues anglicistes de l'Université Clermont-Ferrand, et deux sur Shakespeare. Sophie Chiari met en évidence un hypotexte sous-estimé de *A Streetcar Named Desire* de Tennessee Williams : à la faveur d'une comparaison soutenue du Vieux Carré américain et de l'Illyrie shakespearienne de *Twelfth Night*, l'auteur dépeint le monde fantasmatique et post-babélien qui se déploie de part et d'autre, où les désirs troubles sont condamnés à l'inanition. Marie Couton étudie pour sa part le symbolisme de Shakespeare, bien plus herméneutique qu'ornemental : les pierres précieuses ne décoorent pas, mais reflètent et révèlent un tempérament dramatique, selon un encodage dont les savants contemporains seuls fournissent la clé, quand les mythes, précautionneusement choisis par Shakespeare, figurent pleinement un sens que s'applique à faire rayonner le legs chrétien, latin, néo-latin. Prolongeant le parcours anglophone, Monique Vénuat s'interroge sur l'éloge révisionniste de Jean Sans Terre, dont le règne est pourtant catastrophique, sous la plume du dramaturge John Bale (1538), minorant et majorant les détails au gré de son ambition propagandiste ; à près de 500 ans de là, Danièle Berton-Charrière étudie la figure d'un autre roi, d'Écosse cette fois-ci, dans la trilogie contemporaine *The James Plays* de Rona Munro pour questionner le rapport dialectique de l'histoire et du drame particulièrement éprouvé lorsqu'il s'agit de représenter le passé pour parler d'un présent inquiet (la pièce date de 2014, soit après le référendum sur l'indépendance de l'Écosse). Prolongeant la réflexion sur la figuration littéraire d'un personnage historique, Sophie Jorrand clôt la seconde partie en s'interrogeant sur les divergences et les ambiguïtés de la représentation de Henry Avery, flibustier de légende, chez Charles Johnson et Daniel Defoe, oscillant entre politisation et satirisation.

À l'auteur des *Mystères de chambre close*, auxquels s'ajoute désormais la nouvelle de Simon Icard qui conclut les *Mélanges* – où l'on voit le Père Stella, Pascal, Hobbes et quelques autres –, Jean-Robert Armogathe offre un court article mettant en évidence la portée théologique des *detective novels* du surprenant Chesterton, et de son Father Brown, grand révélateur, pour sa part, des « hommes invisibles » que sont les meurtriers, faussement drapés dans des mystères de pacotille qui n'attendent pour éclater au grand jour que l'intuition et « l'attention pastorale » (p. 578) de celui qui s'y connaît *vraiment* en mystères.

La lecture de ce beau volume de *Mélanges* convainc finalement qu'il ne s'agissait pas tant d'envisager successivement plusieurs disciplines que de mettre en évidence la pluridisciplinarité constitutive du travail de Dominique Descotes et des intérêts qui furent et sont les siens : tous les articles croisent ainsi littérature et théologie, littérature et morale, littérature et science, littérature et philosophie, littérature et mise en scène. Une leçon de chose et une leçon de style manifestant la fertilité d'une ambition *dialogique* se dégagent résolument de cet ensemble moins hétéroclite que *diversifié*, et toujours tendu vers la même fin. Ordre du cœur ?